

lendemains



**Au-delà des Area Studies:
Perspectives comparatistes et interculturelles
Computer, Internet und Literatur in Frankreich
und der Frankophonie**

31. Jahrgang 2006

122/123

gnV Gunter Narr Verlag Tübingen

Daniel Chartier

De la possibilité de l'interculturel et de l'interdisciplinaire par les *Area Studies*: le développement des études québécoises dans le monde à la fin du 20^e siècle¹

- 23 R. Douglas Francis/Richard Jones/Donald B. Smith: *Origins/Destines. Canadian History Before/Since Confederation*, 2 vols. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada, 1988; J. M. Bumsted: *The Peoples of Canada, A Post-Confederation History*, Toronto, Oxford Univ. Press, 1992; Margaret Conrad/Alvin Finkel/Cornelius Jaenen: *History of the Canadian Peoples*, 2 vols. Toronto, Copp Clark, 1993; Dirk Hoerder: *Creating Societies. Immigrant Lives in Canada*, Montréal, McGill-Queen's Univ. Press, 1999; John Warkentin: *A Regional Geography of Canada: Life, Land, and Space*, 1st ed., 1997; rev. ed. Scarborough, Ont.: Prentice-Hall, 2000.
- 24 Recent reflections on Canadian Studies include: Jill Vickers: "Where Is the Discipline in Interdisciplinarity", *Interdisciplinarity: Working Documents*, Montréal: Assoc. for Canadian Studies, 1992, 5-41; Goldie, Lambert, Lorimer: *Theoretical Discourse* (1994); Diana Brydon (ed.): "Testing the Limits: Postcolonial Theories and Canadian Literature", *Diana Brydon: Essays on Canadian Writing* 56 (Fall 1995); "Canadian Studies at the Millennium: The Journey Continues", topical issue of *Journal of Canadian Studies* 35.1 (2000), esp. John H. Wadland: "Voices in Search of a Conversation: An Unfinished Project", 52-76. Abridged excerpt from Hoerder: *To Know Our Many Selves*, Chap. "Traditions and Practices: Cultural or Societal Studies."

Le développement des études québécoises dans le monde au cours de la fin du 20^e siècle, particulièrement en Europe et aux États-Unis, a suivi un parcours universitaire inattendu qui a permis l'établissement d'un réseau de chercheurs et de professeurs qui devaient jusqu'alors travailler de manière isolée. Paradoxalement, l'émergence de cette aire culturelle dans les *area studies* est survenue alors que le monde, sous l'influence intellectuelle du postmodernisme, considérait les effets de son entrée dans une ère post-nationale. Le Québec vivait alors les ressassements qui ont suivi la défaite de son projet politico-culturel de l'indépendance, mis en échec par les résultats du référendum de 1980 sur la souveraineté-association. Cette défaite a provoqué une scission entre le culturel et le politique et elle a engendré le découragement d'intellectuels et d'écrivains dont certains, comme Lise Bissonnette, qui deviendra l'influente directrice du journal *Le Devoir*, puis la maîtresse à penser du projet de la Grande Bibliothèque du Québec, préférèrent l'exil (aux États-Unis ou en France) à la démoréalisation nationale. D'autres se replient plutôt sur des valeurs intimistes pour poursuivre leur travail intellectuel et créateur. En parallèle et au même moment, émergeait dans les marges culturelles de Montréal un concept qui allait ébranler les bases sur lesquelles se fonde l'idée de culture et de littérature nationales: la transculture. Accueillie avec scepticisme et indifférence par certains, la transculture se voit vigoureusement défendue par des intellectuels d'origine italienne de première et de deuxième générations regroupés autour d'un périodique trilingue nommé *Vice versa*.² Déstabilisante, même pour les critiques les plus éclairés, cette idée de transculture surgit alors que se développe un courant littéraire qu'un critique québécois d'origine haïtienne a baptisé "les écritures migrantes".³ Ce mouvement, qui dominera la littérature québécoise de 1982 à 1997, est marqué par des réflexions sur la redéfinition des identités et principalement animé une nouvelle génération d'écrivains émigrés. Ainsi, alors que les milieux académiques débattent de l'utilité et de la pertinence des redéfinitions identitaires, la transculture et les écritures migrantes gagnent rapidement en popularité à l'étranger, et finissent par appuyer avec une force sans précédent la volonté d'implanter le Québec dans la structure des programmes académiques américains et européens. Curieusement, c'est ainsi pendant une période de remise en question des identités nationales, dans un climat de nationalisme démoralisé et de déclin mondial de l'enseignement du français, que se voit affermie la reconnais-

Les six difficultés des études québécoises

Dans leur déploiement pragmatique et méthodologique, les études québécoises se heurtent toutefois à six types de difficultés qui recourent celles des autres aires culturelles: (a) l'instabilité institutionnelle; (b) l'intégration disciplinaire; (c) l'usage de la langue française; (d) les contraintes du soutien politique; (e) les défis de l'intégration à de plus vastes ensembles, et finalement (f) la concurrence et la marginalisation vis à vis d'autres cultures.

Déjà en 1949, Robert B. Hall relevait aux États-Unis, dans un rapport pour le Social Science Research Council, le peu de reconnaissance institutionnelle pour ceux qui développent les programmes d'*area studies*. Il écrivait alors:

To date, area programs have been welcomed in some places and tolerated in others because by merely reallocating existing resources, something new could be had for nothing. Too frequently the additional duties were simply superimposed on those of the willing, who in turn received neither credit nor thanks.¹⁵

De plus, l'établissement de ces programmes s'inscrit dans une concurrence féroce pour le financement entre les départements à l'intérieur des institutions: souvent les programmes d'*area studies* sont vus comme un supplément accessoire aux études disciplinaires et départementales qui, elles, gardent dans la hiérarchie académique le haut du pavé.¹⁶ Dans le cas des études québécoises, cette instabilité institutionnelle induit trois types d'effets qui sont autant d'obstacles. D'abord, le contrecoup de la solitude. La rencontre avec le Québec est le plus souvent le résultat d'une heureuse coïncidence dans une carrière universitaire; les études québécoises „sont le fruit, écrivent Peter Klaus et Ingo Kolboom, de quelques individus engagés et enrégés, qui ne sont pas représentatifs de la discipline.“¹⁷ „Par conséquent, ce genre d'intérêt risque d'être éphémère ou voué au hasard.“¹⁸ Cette solitude fait aussi que la vitalité des recherches repose bien souvent sur une seule personne dans un département, dont le travail sur le Québec est considéré comme un accessoire, presque un loisir. Pour une carrière départementale, comme le souligne David Parris, „ce n'est certainement pas considéré comme un atout.“¹⁹ L'instabilité institutionnelle a aussi pour effet que les chercheurs n'arrivent pas à intégrer dans des structures permanentes les problématiques qu'ils étudient, ce qui rend problématique toute possibilité d'échanges suivis; de plus, l'isolement de chacun d'entre eux les rend encore plus dépendants des sources venant du Québec. Même lorsqu'un centre d'études est fondé, son statut reste fragile. Jaap Linvelt écrit à ce propos: „un Centre multidisciplinaire n'a pas le même statut qu'un département [et] le financement de son administration pose des problèmes.“²⁰ Troisièmement, l'instabilité institutionnelle des *area studies* peut finir par avoir raison du projet théorique même qui les sous-tend: la tentation d'un retour à la départmentalisation du savoir reste toujours vive. Deux réactions illustrent ce renversement: d'une part la volonté d'ajouter les problématiques des *area studies* aux programmes disciplinaires, quitte à en dénaturer le sens, et, d'autre part, la fai-

blesse d'attraction des périodiques scientifiques consacrés aux aires culturelles. Jane Moss, qui a dirigé la revue *Québec Studies*, écrit qu'aux États-Unis bien des chercheurs „croient que les revues savantes associées aux disciplines sont [aujourd'hui] plus prestigieuses.“²¹

La deuxième difficulté dans le développement des *area studies* et des études québécoises est directement liée au projet méthodologique de l'étude par aire culturelle, soit l'intégration disciplinaire. Cet objectif théorique est apparu, dans les années quarante, comme l'utopie d'un rapprochement entre les disciplines et la visée totalisante d'une connaissance générale. Robert B. Hall écrit en 1949:

Here was a possible means of bringing about cross-fertilization within the social sciences and of bridging the gaps between the social and the natural and the humanistic disciplines. Here might be an important way of working toward the fundamental totality of all knowledge.²²

Ce dessein méthodologique impose aux *area studies* de définir non seulement un projet multidisciplinaire, mais surtout interdisciplinaire: „the most distinctive and valuable contribution which area studies can make [is] the „area-integration“ of all disciplines.“²³ Toutefois, cet idéal se bute à la formation encore spécifique des chercheurs, ainsi qu'à la réalité même de l'objet d'étude dont on veut rendre compte. Hamilton Gibb écrit en 1963, dans un essai intitulé *Area Studies Reconsidered*: „In practice, what it amounts to is an awareness that social reality is both specific and multi-dimensional.“²⁴

David Cameron rappelle qu'en 1972 le rapport de la Commission Symons a adopté un point de vue pragmatique sur cette question, au moment où elle devait définir ce que seraient les études canadiennes:

En général, écrit-il, la Commission considèrerait comme études canadiennes l'enseignement ou la recherche dans n'importe quelle discipline, qui, entre autres buts, cherche à promouvoir les connaissances sur le Canada [...]. Dans ces conditions, les études canadiennes comprendraient le travail qui se fait dans des disciplines traditionnelles et le travail organisé autour d'un thème ou sujet, mais qui se servirait des connaissances et techniques de plusieurs disciplines.²⁵

Dans la pratique, ce sont surtout les sciences sociales et la littérature qui définissent les études canadiennes. Les études québécoises, quant à elles, sont nettement dominées par les études littéraires, qui rassemblent plus de la moitié des chercheurs étrangers. Comme la tâche de ces derniers ne concerne que partiellement le Québec, ils proviennent toutefois d'horizons divers: linguistique, études féministes, études cinématographiques et études de la littérature, mais tous liés de près ou de loin à la maîtrise de la langue française. Aussi, „le profil interdisciplinaire figure encore parmi les exceptions.“²⁶ En comparaison, on remarque que les Centres d'études canadiennes ont „une vocation pluridisciplinaire plus affirmée.“²⁷

Si les *area studies* ne se limitent pas à l'apprentissage d'une langue, dût-il être présenté dans un contexte culturel, ce dernier est primordial. Hamilton Gibb écrit: „[...] the simple acquisition of a regional language coupled with one specific disci-

plinary specialisation is not an Area Studies programme, useful as it may be in other respects.²⁸ Sauf exception pour les études américaines, britanniques et de autres aires de langue anglaise, dont le Canada, la question de la connaissance linguistique limite et détermine largement les *area studies*, tant dans leur développement que dans leur constitution. Dans le cas des études québécoises, la langue soulève différents types de situations. D'abord, parce que la langue française est toujours, contrairement aux langues scandinaves ou à certaines langues est-européennes, une langue de communication internationale, elle donne l'illusion que les études écrites en français parcourent le monde et sont vastement diffusées. Or, cette vision universaliste se heurte aux différences disciplinaires: aujourd'hui, sauf exception seuls les spécialistes des langues romanes maîtrisent le français dans les universités, ce qui a pour conséquence de rendre une large partie de la documentation inaccessible. Dans un rapport intitulé *Northern Exposures*, Earl H. Fry et Stephen Blank remarquent que la frontière linguistique est directement liée à la frontière des connaissances:

During the past twenty years, écrivent-ils, few scholars in the United States have written about Québec business issues and fewer still have cited French-language sources as research references. [...] The interesting developments in Québec's business sector have largely been ignored, as has the relevant francophone literature.²⁹

Ainsi, la méconnaissance de la langue française et son statut dans les sciences sociales des pays non francophones amoindrit la portée du projet pluridisciplinaire des études québécoises, et explique leur nature plus littéraire et linguistique. Cette situation est le fait non seulement des pays de langue anglaise, mais aussi des autres pays, comme l'ont démontré des chercheurs sur le Québec en Chine et en Inde.³⁰ Enfin, dernière problématique concernant la langue: la perte de vitesse du français dans les programmes de langue seconde en Europe et sur les autres continents pourrait représenter, comme l'écrivent Peter Klaus et Ingo Kolboom, "un danger mortel [...] pour les études du Canada francophone, en particulier du Québec, qui risquent] d'être de nouveau marginalisées."³¹

Si le soutien gouvernemental a été – et demeure – essentiel pour le développement des études canadiennes et québécoises, même dans les pays les plus riches, il représente un risque pour les chercheurs et la liberté académique. Il va de soi que les études à l'étranger sur le Canada et le Québec servent les objectifs de la diplomatie culturelle des deux États. Dès les années soixante-dix, les gouvernements fédéral et du Québec ont commencé à financer des centres d'études qui favorisent la connaissance de leurs sociétés. C'est en réaction à l'américanisation grandissante du système éducatif canadien et au déclin des connaissances sur la culture canadienne des professeurs eux-mêmes qu'a été instituée la Commission Symons, qui pose "un diagnostic sévère sur la place relativement faible accordée à l'enseignement et à la recherche sur le Canada dans les universités du Canada anglais"³² et qui conduit en 1973 à la fondation de l'Association d'études canadiennes. Quelques années plus tard, le gouvernement fédéral appuie la fon-

dation du Conseil international d'études canadiennes (CiEC) et consacre, en 1995, la diplomatie culturelle comme l'un des trois piliers, avec le commerce et la défense, de la politique internationale du Canada.³³ Si le gouvernement du Québec n'a pas eu à réagir à la même méconnaissance de la culture québécoise chez les universitaires, il n'est toutefois pas demeuré en reste, malgré ses moyens limités: il finance dès les années soixante-dix la fondation de centres d'études québécoises en Belgique et en Italie, appuie la fondation de l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) en 1997, et crée en 2001 un poste de chargé d'études québécoises au sein de son Ministère des Relations internationales. Au départ, c'est donc une initiative d'éducation civique et de diplomatie culturelle, issue des États étudiés eux-mêmes, qui a favorisé le développement des études québécoises et canadiennes à l'étranger. Dans la période de l'après-guerre aux États-Unis, c'était plutôt le milieu universitaire lui-même qui appelait, pour briser l'isolationnisme, l'établissement des *area studies*. Ses promoteurs soulignaient alors que: "the great weakness in American scholarship is its provincialism. [...] They see great value in an intercultural as well as interdisciplinary approach. To these men, the study of foreign areas is essential."³⁴

S'il ne faut pas négliger le rôle pacifiste que peuvent jouer la connaissance des cultures étrangères, à la fois pour la formation de base et celles des diplomates,³⁵ il faut aussi défendre l'indépendance universitaire dans l'établissement des priorités de recherches dans les *area studies* et limiter l'intervention gouvernementale et militaire, qui peuvent parfois avoir des effets pervers sur la compréhension des cultures. Par exemple, on constate aujourd'hui que des collections documentaires étrangères importantes, constituées à partir des dons des ambassades, contiennent peu ou pas d'ouvrages considérés essentiels pour l'étude du Québec ou du Canada. L'insistance trop marquée du lien politique peut transformer toute étude culturelle et littéraire en un reflet d'une situation politique ou d'un combat identitaire, ce qui atténue la valeur des jugements, des œuvres et des analyses.

La même prudence doit s'exercer en ce qui concerne l'établissement des liens interculturels et la définition de sphères d'analyse distinctes dans les *area studies*. Le désir de considérer des ensembles plus vastes, comme la Francophonie, les Caraïbes, le monde nordique, l'Afrique ou même le Canada peut conduire à des distorsions méthodologiques. Par exemple, dans le cas du Québec considéré dans la Francophonie, on a plusieurs fois souligné le "danger de surimposer à la réalité québécoise une grille d'analyse de catégories qui ne sont qu'imparfaitement adaptées à l'objet"³⁶ entre autres en ce qui concerne le discours post-colonial. Dans d'autres cas, la présence d'une petite culture comme celle du Québec permet de créer des perspectives comparatistes interculturelles inattendues: au Brésil, des études soulignent, par un tel comparatisme, la similitude d'expériences du continent américain; en Scandinavie, c'est la notion de "pays nordique" qui se voit remise en cause; et en Espagne, la situation politique de la Catalogne apparaît sous un jour nouveau.

Enfin, les études québécoises, si elles connaissent depuis vingt ans un développement remarquable, se voient toujours confrontées, à l'intérieur des universités, aux limites des structures, des capacités et des vagues culturelles. Dans certains départements d'études romanes, elles connaissent une popularité inespérée: à l'Université de Stockholm, près de la moitié des mémoires et des thèses portent maintenant sur le Québec. La situation n'est pas aussi reluisante ailleurs, notamment en France. Dans le monde, la friction avec les études canadiennes, le déclin de popularité de la littérature et de l'enseignement du français, l'instabilité du financement gouvernemental, ainsi que la popularité d'autres cultures constituent autant d'écueils qui minent la possibilité de considérer cette culture minoritaire dans un rapport comparatiste avec les autres cultures. Pourtant, le cas des études québécoises démontre comment le développement de l'étude d'un corpus national (issu des *area studies*) permet, lorsqu'il s'institutionnalise, de prendre en compte des paramètres interculturels (des différentes cultures des chercheurs vers le Québec et entre ces chercheurs) et interdisciplinaires.

La constitution des *area studies*

Les problèmes et les possibilités que soulèvent à la fois les études québécoises à la fin du 20^e siècle et, dans une plus large perspective, les *area studies* mises en place, parfois difficilement, dans les universités des années cinquante à aujourd'hui paraissent constitués de l'idée même du projet idéaliste et pragmatique de l'étude des *area studies*. Si elles se fondent sur le paradoxe de la segmentation pluridisciplinaire du savoir selon des aires culturelles pour arriver à une conception générale de la connaissance, elles permettent aussi des comparaisons inattendues et le développement de nouveaux paradigmes interculturels, notamment par l'étude comparée des problématiques qui se posent aux petites cultures qui n'arrivent pas à se satisfaire des modèles théoriques mis en place pour les cultures dominantes. Les processus de synthèse et de mise à distance, nécessaires dans toute étude du savoir, apparaissent ainsi, dans toute leur difficulté et tout leur avantage, comme la condition première de l'établissement de nouveaux liens entre les cultures, et définissent ainsi les *area studies*, à l'encontre de la conception départementale ou disciplinaire de la connaissance, comme un laboratoire d'analyse qui permet autant la considération des grandes cultures que des cultures minoritaires.

- 1 Pour cet article, je remercie Dominic Marcil, dont le travail d'assistantat a été particulièrement utile pour les recherches sur l'histoire des *area studies* aux États-Unis.
- 2 Fondé en 1983 et faisant suite à un périodique nommé *Quaderni culturali* lui-même fondé en 1980, *Vice versa* paraît jusqu'en 1996.
- 3 Robert Berrouët-Oriol: „L'effet d'exil", *Vice versa*, n° 17, décembre 1986-janvier 1987, 20.
- 4 Pour une explication de ce phénomène, voir entre autres l'„Introduction" dans Daniel Chartier: *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999*, Québec, Nota Bene, 2003, 367p.
- 5 C'est ce que souligne Carmen Mata Barreiro dans le cas des études québécoises en Espagne: „on constate, écrit-elle, une solidarité identitaire entre le Québec et la communauté autonome de Catalogne qui s'avère très féconde en colloques, séminaires et projets de recherches", notamment sur les questions de l'aménagement linguistique, dans „Les études québécoises en Espagne. Des indices d'une maturité", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 145. David Paris en appelle également à un comparatisme interculturel entre le Québec et l'Irlande, „deux pays majoritairement catholiques ayant fait partie de l'empire britannique, tous deux bilingues et préoccupés par la sauvegarde de leur culture", dans „L'évolution des études québécoises en Irlande", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 187.
- 6 Lise Bissonnette: „La transculture, entre l'art et la politique", in: Jean-Michel Lacroix/Fulvio Caccia (eds.): *Métamorphoses d'une utopie*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Montréal, Trypique, 1992, 312.
- 7 Alain-G. Gagnon/Jonathan Paquin: „La science politique et le développement des études sur le Québec dans le monde", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 311.
- 8 *Ibid.*
- 9 A ce sujet, on pourra lire Daniel Chartier: *Methodology. Problems and Perspectives in Québec Studies*, Québec, Nota Bene, coll. „New Perspectives in Québec Studies", 2002, 99 p.
- 10 Ursula Mathis-Moser: „L'émergence des études francophones et québécoises en Autriche", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 256.
- 11 *Ibid.*
- 12 Jean-Marie Klinkenberg: „Des études québécoises en Belgique. Une fidélité plurielle", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 86.
- 13 Carmen Mata Barreiro, 148-149.
- 14 Rachel Killick: „L'évolution des études québécoises dans les universités britanniques", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 175.
- 15 Robert B. Hall: *Area Studies. With special reference to their implications for research in the social sciences*, New York, Social Science Research Council, 1949, 19.
- 16 Robert Adams et Corinne S. Shelling remarquent, dans un article intitulé „The Centers in a Changing, Pluralistic World of Scholarship" [in: *Corners of a Foreign Field: Discussions about American Overseas Advanced Research Centers in the Humanities and Social Sciences*, New York, Rockefeller Foundation, 1979, 74.] que cette hiérarchisation prévaut aussi pour la nature des études elles-mêmes: „But, still, the net effect of center programs usually is to further reinforce a hierarchy with respect to research project design in which synthetic or integrative works are presumptively inferior to the amassing of further data even without regard to their significance. The standpoint one takes in this dilemma may depend in part on whether one is a generalist or particularist, a field worker or a library synthesizer."

- 17 Peter Klaus/Ingo Kolboom, "L'émergence des études québécoises en Allemagne et en Autriche", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 265. *Ibid.*, 263.
- 18 David Parris, op. cit., 198-199.
- 19 Jaap Lintvelt, "Les études québécoises aux Pays-Bas", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 170.
- 20 Jane Moss, "Les études québécoises aux États-Unis", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 383.
- 21 Robert B. Hall, op. cit., 2.
- 22 Robert B. Hall, op. cit., 15.
- 23 Hamilton Gibb: *Area Studies Reconsidered*, London, School of Oriental and African Studies, University of London, 1963, 13.
- 24 David Cameron: *Le point sur les études canadiennes. Les années 90*, Montréal, Association d'études canadiennes, 1996, 27.
- 25 Peter Klaus/Ingo Kolboom, op. cit., 262.
- 26 Jean-Marie Klinkenberg, op. cit., 89.
- 27 Hamilton Gibb, op. cit., 6.
- 28 Earl H. Fry/Stephen Blank, "The Business Sector", in: Karen Gould/Joseph T. Jockel/William Metcalfe [eds.]: *Northern Exposures. Scholarship on Canada in the United States*, Washington, Association for Canadian Studies in the United States, 1993, 341-371.
- 29 Deming Cao écrit, dans son article intitulé "Les études québécoises en Chine": "Étant donné la difficulté de se procurer de la documentation en chinois, la plupart des chercheurs en études québécoises sont des universitaires francophones ayant effectué un séjour plus ou moins long au Québec, mêmes si certains anglophones travaillent sur le Québec." (in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 138).
- 30 Romy Borges parle même d'indifférence envers les études québécoises par ignorance du français dans le cas des universitaires indiens. ("La nécessité d'exploiter et de valoriser l'intérêt croissant pour les études québécoises et franco-canadiennes en Inde", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 343-359).
- 31 Peter Klaus/Ingo Kolboom, op. cit., 266.
- 32 Fernand Harvey, "L'histoire des études québécoises dans le monde", in: *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, 61.
- 33 *Le Canada dans le monde*. Enoncé du gouvernement, Ottawa, Affaires étrangères et Commerce international Canada, 1995, 57p.
- 34 Robert B. Hall, op. cit., 10.
- 35 Richard D. Lambert écrit: "The centers and their facilities provide a repository of expertise on which government can and does draw for research, consultants or temporary employment. The graduate students produced at the centers are an important recruitment source for the foreign affairs agencies." ("Introduction", *Language and Area Studies Review*, Philadelphie, The American Academy of Political and Social Science, 1973, 2).
- 36 David Parris, op. cit., 198.

Robert Dion

Un Québec inter-, multi- ou transculturel? De l'ambiguïté de quelques volontés d'„aménagement culturel“¹

S'il est une caractéristique commune à la fois au Canada et au Québec, c'est bien un certain volontarisme en ce qui concerne l'„aménagement de la culture" – expression qui semblera un peu barbare à qui estimerait encore, envers et contre tout, que la dimension culturelle doit rester confinée à l'ineffable, mais qui trouve pourtant son double symétrique dans les termes „aménagement de la nature" ou, plus couramment, „de l'environnement", tout aussi choquants au premier abord. C'est en effet un sentiment partagé, à Ottawa comme à Québec, que la culture ne peut être abandonnée aux seules lois du marché, que ce soit sur les plans national ou international. Il en va de même en ce qui concerne l'identité ou plutôt les identités „nationales": l'„être" canadien ou québécois paraît difficilement pouvoir être laissé dans l'implicite. Il doit constamment être défini ou redéfini, sans quoi le Québécois risquerait de se voir happé par le Canadien et l'Anglo-Canadien par l'Américain (plus précisément: l'États-Unien). Ce n'est donc pas un hasard si le Canada fut, en 1971, le premier pays du monde à se proclamer officiellement multiculturel et si, par ailleurs, le Québec se situe aujourd'hui aux avant-postes de la construction de la Francophonie et de la défense de la „diversité culturelle"².

Le Canada et le Québec ont ainsi produit une multitude d'études, de politiques, de lois et d'énoncés de principe voués à conceptualiser et à mettre en application des modèles d'aménagement culturel dans un contexte de pluralisme et de diversité culturels. Il ne s'agit bien sûr aucunement ici de refaire l'histoire de ces modèles, tâche qui ne pourrait être accomplie dans le cadre d'un seul article et qui a déjà fait l'objet de nombreuses publications. Mon ambition est plus réduite: elle se borne à interroger les usages idéologiques et proprement culturels de ces modèles.

Mise en contexte

Un sondage mené par la firme Léger Marketing et publié en juillet 2002 indique qu'„environ 90% des Canadiens croient qu'il n'y a pas de culture canadienne unique, mais plusieurs. Cette impression est la même dans toutes les provinces ou régions du pays"; c'est dire, mentionne plus loin la dépêche, „que seulement 7% des Canadiens ont soutenu qu'il existait bel et bien une culture canadienne"; „[f]ait